

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 44

Artikel: L'évêque de Metz et son factionnaire prussien
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181994>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Au nord, la cinquième colonne devait traverser le lac de Bienne, gagner la montagne de Diesse et occuper le val St-Imier ; la sixième, sous de Gross, enlever Bienne et se porter sur Bötzinguen, pivot de l'aile droite de Schauenbourg, attaquer ce village de concert avec la septième, commandée par Graffenried, et s'avancer sur la Reuchenette, pour fermer les défilés du Jura. Avant ce mouvement, la huitième colonne devait surprendre le village de Reiben, en face de Buren ; la neuvième, postée à Lengnau, au delà de l'Aar, alarmer l'ennemi et couvrir Soleure, tandis que la dixième, prenant sans canons un chemin de montagne, tournerait Bötzinguen pour seconder l'attaque de front, et que la onzième et la douzième s'ouvrirraient une route à travers le Jura, pour pénétrer dans l'Evêché.

Malheureusement, ce qui eût été facile au commencement de février offrait à cette heure d'immenses difficultés. La position de Schauenbourg était trop forte pour qu'on pût la rompre par un coup de main ; la neige obstruait les passages du Jura au-dessus de Soleure, de sorte que beaucoup de troupes détachées de ce côté auraient affaibli l'armée sans motif suffisant ; en général, pour tant de combats divers on avait trop peu de monde, pas de réserves, sauf les troupes des Confédérés, sur le secours actif desquelles on ne pouvait fonder trop d'espérances, et comme dernière ressource le landsturm. Mieux aurait valu se borner au sud à la défensive, jeter toutes les troupes disponibles contre Schauenbourg, et le refouler dans l'Evêché. Mais on comptait trop sur le soulèvement d'une partie des populations vaudoises, et l'on voulait tout entreprendre à la fois, vrai moyen de se faire battre par tout. Du reste, les Bernois ne devaient pas même essayer d'exécuter leur plan ; ils allaient être prévenus.

A peine d'Erlach, en effet, avait-il reçu ses pleins pouvoirs, que déjà l'on recommençait à négocier. Le 25, Brune expédiait à Schauenbourg l'ordre positif d'attaquer Soleure le 1^{er} mars, et en même temps, il invitait les délégués bernois à reprendre les conférences. Sur cet avis, qui parvint à Berne le 26 février au soir, les députés se hâtèrent de se rendre à Payerne. Brune, cette fois dur et impérieux, leur signifia son ultimatum. Il exigeait l'établissement immédiat d'un gouvernement provisoire, celui d'une nouvelle constitution, et le licenciement des milices bernoises. Sourd à toutes les représentations qui lui furent faites, il n'accorda pour réfléchir qu'une prolongation d'armistice de trente heures, qui devait finir le 1^{er} mars à 10 heures du soir.

Frisching et Tscharner revinrent à Berne le 28 février à la nuit. Le lendemain matin, le Grand Conseil, après une vive discussion, accepta à une faible majorité la première partie de l'ultimatum et se déclara provisoire, mais en même temps il refusait de licencier les troupes avant que les Français ne se fussent éloignés. Tscharner fut renvoyé à Payerne, et en même temps l'ordre fut expédié à d'Erlach de ne rien entreprendre jusqu'au retour du négociateur. Le général, qui avait concerté toutes ses mesures pour attaquer le lendemain avant jour,

communiqua immédiatement, le 1^{er} mars à 6 heures du soir, le contre-ordre à ses commandants de division. Fatal contre-ordre, qui fut la cause principale des désastres du lendemain, et de la démolition de l'armée bernoise ! Le parti de la paix, par sa faiblesse, se faisait le meilleur allié de la perfidie de Brune.

Tscharner, cependant, que les avant-postes français arrêtèrent longtemps, était arrivé non sans peine à Payerne avec deux conseillers fribourgeois. Brune refusa d'abord de les recevoir, disant que l'armistice avait pris fin, et qu'il irait lui-même à Berne rendre visite au gouvernement provisoire, accompagné de ses hussards et de quelques compagnies de chasseurs ; puis, les députés restant, il se ravisa et les amusa de pourparlers, tandis que ses troupes se mettaient de tous côtés en marche et commençaient les hostilités. D'Erlach, qui, malgré sa santé délabrée, avait aussitôt couru à Berne avec ses officiers membres du Conseil pour essayer de faire révoquer le contre-ordre, était absent au moment de l'attaque et ne put donner à ses divisionnaires aucune direction.

(A suivre.)

—
**L'évêque de Metz
et son factionnaire prussien.**

M. Dupont des Loges, évêque de Metz, avait, depuis la conquête par les Prussiens, un factionnaire allemand placé à la porte de son palais épiscopal. Plusieurs fois, lisons-nous dans le *XIX^e Siècle*, il avait écrit à la commandanture pour prier qu'on le lui enlevât, déclarant qu'il n'avait nul besoin d'être gardé, et qu'on devait comprendre combien il lui était pénible de rencontrer à sa porte ce soldat allemand. Jusqu'ici, on n'avait tenu aucun compte de ses observations, et la sentinelle montait toujours la garde devant le palais.

Dernièrement, l'évêque fait atteler, puis il descend en grand costume sacerdotal et invite la sentinelle allemande à monter avec lui dans son carrosse. Le soldat n'ose résister et s'installe à côté de l'évêque, qui se fait conduire à l'hôtel du gouverneur. Là, il dépose le soldat dans la cour, puis il monte chez le gouverneur, qui le reçoit immédiatement et s'informe du motif de sa visite.

— Monsieur le gouverneur, répond le prélat, je viens de ramener moi-même à votre hôtel le factionnaire que vous persistez à m'imposer. Je dois vous prévenir que, s'il est remplacé cette fois encore, je me réfugierai chez un curé quelconque de mon diocèse, à moins que vous ne préfériez que je me régarde comme prisonnier dans mon palais.

Le gouverneur, devant cette ferme volonté, déclina qu'on ne placerait plus de sentinelle chez l'évêque.

On sait qu'à la suite des discussions qui se sont produites au sein du dernier congrès de la Société internationale des travailleurs, celle-ci s'est divisée en deux partis : celui des révolutionnaires politiques, qui veulent renverser les rois pour établir une grande République centralisée où le pouvoir et

la richesse seront l'apanage de la classe ouvrière, et celui des socialistes, ou républicains fédéralistes, qui ont pour objectif le nivelingement des fortunes et l'abolition du capital.

Voici ce que dit à ce sujet le *Chrétien évangélique*:

« Un royaume divisé contre lui-même ne peut subsister; l'Internationale ne fera désormais plus trembler personne, et des milliers d'artisans se réjouissent d'être délivrés du joug que cette société peu scrupuleuse faisait peser sur eux. Cependant, il serait puérile de croire que la question ouvrière est vidée. Les injustices sociales qui firent l'occasion et la force de l'Internationale subsistent encore. Tant que les classes laborieuses n'auront pas obtenu le redressement de torts séculaires, tant que la bourgeoisie ne voudra pas comprendre qu'il faut faire aux artisans de la fortune publique une part aux bénéfices, on devra s'attendre à des agitations. En ce moment, les masses sont impuissantes, parce qu'elles n'ont plus de chef et que leur association est rompue. Que des meneurs habiles parviennent à renouer les fils rompus, tout sera à recommencer.

Le moment actuel serait propice pour faire du bien à ces classes déshéritées. Il faudrait que des hommes de cœur, des chrétiens, profitassent de leur désarroi pour les rallier sur le terrain de la légalité. En les éclairant, en leur faisant connaître leurs véritables intérêts, en les amenant à former une association basée sur les principes rationnels d'une saine économie politique, on réussirait peut-être à les soustraire aux menées ambitieuses des Karl Max et des Bakounine. »

Nous croyons devoir attirer l'attention sur la soirée musicale et littéraire qui sera donnée demain au Casino-Théâtre. Le programme nous paraît très varié, bien choisi, et nous sommes sûr d'avance que son exécution fera un véritable plaisir aux spectateurs qui, nous aimons à le croire, iront, nombreux, applaudir à des efforts dignes d'être encouragés.

Cette soirée est donnée par une société artistique et littéraire, avec le concours de l'orchestre de Beau-Rivage.

Geneviève.

VII

Geneviève ne voulut pas que l'on fit des démarches contre une cruauté pareille, et par une orageuse nuit d'automne, elle monta en voiture avec Wendel et partit pour Seedorf. Wendel chercha à la consoler en route du mieux qu'il put; il lui dit qu'il se désolait tous les jours de n'avoir pas jeté une fois Brönnér en bas la côte de Bildechingen, comme il en avait souvent eu le projet, de manière à lui casser la tête et les membres. Geneviève sembla presque joyeuse qu'on ne pût pas trouver un gîte à Seedorf. Wendel la pria et la conjura de venir avec lui chez sa mère, à Bohndorf; mais elle ne voulut rien entendre, et le renvoya le lendemain matin à la maison, puis continua sa route à pied, pour aller, disait-elle, à Tubingen. Sultan était aussi du voyage, et comme il ne voulait pas quitter Geneviève, Wendel fut obligé de l'attacher avec une corde au-dessus de sa voiture.

Le vent chassait la pluie, le sol était si mouvant que l'on glissait à chaque pas, lorsque Geneviève prit la route de Rottembourg. Elle avait ses habits de ville et portait un mouchoir rouge autour du cou. Elle avait sous le bras un petit paquet. Une vieille chanson, entièrement oubliée, se réveilla

tout à coup dans sa mémoire; c'était la chanson de la fille délaissée du comte :

— Est-ce l'orgueil, chez toi qui désespère ?
Dis, pleures-tu les trésors de ton père,
Ou ta jeunesse, ou ton honneur, hélas !
Ton pauvre honneur qui ne renaitra pas ?

Geneviève était à peine à cent pas de Seedorf, qu'elle entendit tout à coup quelque chose lui courir après. Elle tressauta de frayeur, mais sa figure redevint bientôt amicale, c'était Sultan, qui portait au cou le bout d'une corde qu'il avait brisée; il était transporté d'aise et ne pouvait plus se calmer.

La tempête était si bruyante que le vent faisait comme deux pierres que l'on frappe bruyamment l'une contre l'autre tout près de l'oreille, ou comme si, de toutes parts, d'insaisissables et mugissantes étoffes s'entortillaient autour de vous en s'efforçant de vous étouffer. Geneviève marchait toujours avec bien de la peine. Tout à coup, sans savoir ni pourquoi ni comment, la pensée lui vint qu'à pareille heure Brönnér devait être sur la mer. Elle n'avait jamais vu de sa vie une tempête, elle n'avait lu que la description qu'en donne l'Evangile; mais maintenant elle en avait une au naturel devant ses yeux, et elle-même se trouvait au milieu. Elle voyait les sombres vagues, hautes comme des maisons; elle voyait le vaisseau, tantôt à leur cime et tantôt au fond du gouffre, et, sur le pont, Brönnér, les bras lamentablement levés au ciel. Geneviève étendit pareillement les bras; sa bouche s'ouvrit, mais son cri expira sur ses lèvres; elle venait de voir Brönnér précipité dans la mer et une vague l'engloutir. Geneviève laissa tomber ses bras, ses mains se joignirent, et elle se mit à prier pour la pauvre âme du malheureux. Puis elle s'arrêta un moment, comprenant au fond de son âme qu'à cette même minute Brönnér venait de mourir. Bientôt elle releva la tête en soupirant, reprit son paquet qui était tombé, et continua sa course à travers la pluie et l'orage.

Au détour du chemin, sur la hauteur d'où l'on aperçoit la petite ville de Rottembourg, se trouve une chapelle; Geneviève y entra et resta longtemps en ardentes prières. Quand elle sortit de la chapelle, elle vit devant elle la grande plaine qui ressemblait à un lac; le Neckar était débordé. Geneviève fit le tour de la ville pour aller à Hirsau. Là, elle trouva une vieille connaissance, que nous n'avons pas non plus oubliée, c'était Marem, qui portait un bissac sur son dos et menait une vache par la corde; il allait aussi à Hirsau. Marem fut pris d'une telle pitié pour le sort de Geneviève que des larmes lui en vinrent aux yeux. Qui aurait cru cela ? C'est pourtant ce qui arriva. Prenez un paysan juif et un autre paysan de pareille éducation, vous trouverez le premier plus fin, plus intéressé et plus froid en apparence, mais en face d'une misère purement humaine, vous découvrirez presque toujours en lui une compassion pleine de chaleur et de délicatesse, qui en fait un tout autre homme. Si son sort l'abrutit sous beaucoup d'autres rapports, ce même sort le rend aussi un frère compatissant pour toutes les douleurs humaines.

Marem fit son possible pour engager Geneviève à retourner; il lui offrit sa propre maison pour asile; il voulut même lui remettre de l'argent, mais Geneviève refusa tout. Ils entrèrent ensemble à Hirsau. Marem commanda une bonne soupe, mais Geneviève se leva après en avoir avalé une cuillerée. Elle voulut partir. Marem proposa de retenir le chien, mais Geneviève ne consentit pas à quitter la pauvre bête, et se remit en route en disant à Marem : Que Dieu vous récompense !

Une heure après, Marem, après avoir vendu sa vache, alla lui-même à Tubingen. Non loin de Hirsau, il vit le chien accourir à sa rencontre. Il portait à la gueule un mouchoir rouge. Marem pâlit d'épouvante; Sultan sautait autour de lui d'une manière effrayante. Ils arrivèrent à un endroit où les eaux avaient envahi la route; le chien s'élança au milieu, et se mit à nager toujours plus avant, toujours plus avant... jusqu'à ce qu'enfin il disparut.